

Textes accompagnant les images lors de l'exposition

« Le Paysage dans la photographie, un état des lieux »

(commissariat : Camille Fallet), Arthothèque intercommunale Amp Métropole, Miramas, 2014

1.

« Pour tout dire, le paysage n'était pas un paysage, mais "un genre particulier d'héliotypie" (Nabokov), une sorte de monde de carte-postale autodestructeur fait d'immortalité ratée et de grandeur oppressante. Je m'étais promené dans une image en mouvement dont je n'arrivais pas vraiment à me faire une image, mais alors que la perplexité me gagnait, je vis un panneau vert qui expliquait tout : ICI SONT INVESTIES VOS TAXES AUTOROUTIÈRES [...]

Ce panorama zéro semblait contenir des *ruines à l'envers*, c'est-à-dire l'ensemble des nouvelles constructions qui seraient érigées un jour. Le contraire de la "ruine romantique" : les constructions ne *tombent pas en ruines* après qu'elles sont construites, mais plutôt *s'élèvent* en ruines avant d'être construites. Cette *mise en scène* antiromantique suggère l'idée discréditée du *temps* et bien d'autres choses "démodées". Mais les périphéries urbaines subsistent sans aucun passé rationnel et sans les "grands événements" de l'histoire. Oh, peut-être y a-t-il quelques statues, une légende, une ou deux curiosités, mais pas de passé, uniquement ce qui passe pour un futur. »

Robert Smithson, *Une visite des monuments de Passaic*, New Jersey, 1967 (traduit de l'anglais par Sylvain Maestraggi)

2.

Viaduc de Ventabren. Ouvrage de la fin du xx^e siècle. Caractère monumental des blocs de béton. Lignes épurées, élancées, corinthiennes ou égyptiennes. Orientalisme, esthétique de la palme. L'arche qui surplombe l'autoroute et la départementale a un air romantique qui me rappelle les ponts de la Seine. Sous le viaduc, l'ancien chemin d'Aix bas.

3.

Au croisement de la départementale et de la route de Roquefavour, un peu avant le rond-point du Moulin-du-Pont, un chemin de cailloux

blancs se perd dans le paysage. Cloué à un arbre, un panneau jaune s'écaille : « Réserve de chasse de Coudoux ». Une voiture s'avance sur le chemin. Un homme en descend pour rejoindre son fils qui roule à vélo sur la départementale. Nous échangeons quelques mots. Il m'invite à prendre la direction de Roquefavour : « Là-bas, c'est beau, on dirait le Far West. »

Un peu après le rond-point, passé le bâtiment gris sur la droite de la route, probablement une entreprise¹, un petit pont enjambe un ruisseau qui se jette plus loin dans l'Arc. En longeant la grille de l'entreprise, je remonte le ruisseau jusqu'au panneau publicitaire d'un restaurant, planté au milieu des broussailles à cent mètres de la route. On entend des paroles et comme des bêlements. Je m'attends à tomber sur un troupeau de moutons, mais rien. Plus tard, j'entends des coups de feu. Le vaste terrain plat qui s'étend en contrebas de la départementale (environ deux mètres cinquante sous le niveau de celle-ci) doit faire partie de la réserve de chasse. Il est borné au nord par une autoroute, au-delà de laquelle on aperçoit des maisons sur le flanc d'un massif relativement bas. C'est Coudoux qui semble paître au-delà de l'autoroute A8 (« la Provençale »). Sur le parking de l'entreprise, des gens sortent des glacières du coffre de leur voiture. L'heure du déjeuner approche.

De l'autre côté de la départementale, vers le sud, se dressent deux collines. La plus proche, abrupte, majestueuse, couverte de forêt, laisse affleurer une falaise de calcaire. C'est le Mauribas. La seconde, lointaine, plus à l'est, me fait songer à une pyramide ou à un teruil. C'est Sainte-Propice. Sous la première, on aperçoit la ligne d'un pont jeté au travers du ruisseau. Sur la rive gauche, s'élève un éminent bouquet de pins. Plus loin, où la végétation foisonne, on devine le lit de l'Arc. Plusieurs chemins sillonnent ce territoire, en contrebas de la route lui aussi, gardé par une pancarte rouge : « Défense d'entrer propriété privée ». Le paysage hésite entre riante campagne et terrain vague. Au loin vers l'ouest on aperçoit de vieux platanes qui devaient décorer l'allée d'une bastide. Si l'on suit la départementale, on rejoint bientôt le pont qui enjambe l'autoroute A7, où de pompeux cyprès donnent à l'échangeur un air de Toscane.

4.

« Nous sortîmes. Cézanne avait quitté sa blouse, il portait son sac rustique en travers d'une vieille redingote. En fermant à clef, il se prit à rire encore une fois et me dit :

— Je suis le plus malheureux des hommes.

Je remarquai que ses fins cheveux s'échappaient en mèches sur son crâne, comme on voit aux vieillards de Greuze dans des scènes de familles.

Nous descendions à la ville.

— Voyez : ce paysage n'est-il pas classique ?

C'était un chemin crayeux dans deux murs ensoleillés, flanqués de mûriers d'un riche vert sur un ciel pâle.

Non, cela n'avait rien de cet habile composé qui porte si haut à mon goût les paysages classiques. »

5.

L'après-midi, je reprends mon parcours. C'est le territoire des vignobles et des moulins à huile qui s'ouvre maintenant. Juste avant château Virant, sur la gauche, les lambeaux de bâches qui jonchent un immense terrain, comme arrachés par le vent, brillent au soleil. L'étroit virage bordé de hautes rangées de pins entre château Virant et le château de Beaumetane est un de mes passages préférés. Depuis les serres des Baïsses jusqu'au rivages de l'étang de Berre, on traverse le royaume enchanté de la départementale, bordée de vignes, d'oliviers, de cyprès, d'amandiers, de pins et de cannes. Les roches escarpées de la chaîne de La Fare, qui rappellent Monument Valley, invitent l'enfant à l'arrière de la voiture à rêver à d'improbables westerns. Au bout du domaine de Calissanne, après une longue ligne droite ascendante, un dernier virage le hisse au-dessus de l'étang de Berre, puis la voiture file entre les champs d'oliviers et le chemin de fer. De temps en temps elle fait la course avec un train. Passé le port de Beau Rivage, on sort enfin des arbres, pour retrouver l'étang dans lequel se déversent les puissantes conduites de la centrale.

6.

Du pont Flavien, je descends jusqu'à l'embouchure de la Touloubre. D'abord en longeant la rive ouest, mais je suis arrêté par les falaises de la gorge. Je reprends le chemin de l'autre côté jusqu'au pont qui conduit à la réserve de pêche, puis de nouveau rive ouest. Une nouvelle fois coincé par les rochers, j'escalade la gorge et poursuis dans la garrigue, avant de redescendre près de la rivière. Grand terrain dégagé par des bulldozers. Un enclos, au-dessus quelques maisons. Je remonte, poursuis à travers l'herbe et la garrigue, mais je perds la rivière et dois traverser un champ où sont plantées des caravanes. Des chiens aboient. Ils sont tous attachés, à l'exception d'un seul qui se révèle inoffensif. J'empreinte la route de terre qui longe les caravanes, monte sur une butte où se dresse une maison fermée. Au-delà s'étend la plaine et j'aperçois l'étang de Berre derrière une rangée d'arbres. Je reprends la route de terre, passe dans un bois, puis débouche dans le parc naturel de la Petite Camargue. Cygnes, canards, flamands roses, roselières, tamaris. Je marche jusqu'à l'étang et l'embouchure de la rivière. Le sable sur le rivage est gris, compact, couvert de coquilles de moules et autres coquillages. L'odeur de l'eau saumâtre, un souvenir d'enfance. La digue de la centrale EDF prolonge la langue de terre. J'empreinte vers l'est le chemin qui longe les roselières sur le rivage de l'étang pour rejoindre la départementale. Puis je remonte vers Saint-Chamas en suivant la route bordée d'oliviers, jusqu'à ce que

je puisse descendre dans la plaine où sommeillent deux bâtisses abandonnées. Derrière ces bâtisses, je retrouve le lit de la rivière. Hautes herbes, cannes, peupliers. Je remonte le lit à la rencontre du paysage rocheux et de la garrigue des gorges. Un peu plus loin dans la direction du pont Flavien, un dépotoir de goudron, briques, parpaings, pylônes et canalisations en béton. Des remblais. La promenade aura duré deux heures.

1. Il s'agit en fait d'un gymnase.

